

PROLOGUE

Hanovre, quatre ans plus tôt

Oh, presque dix heures déjà. Comme le temps filait. Franziska n'avait même pas accompli la moitié de ce qu'elle avait planifié pour la journée. Si elle continuait à se traîner dans ses révisions tel un escargot, elle n'aurait jamais son bac et pourrait faire une croix sur ses projets d'avenir. Du pouce et de l'index, elle massa ses yeux endoloris. Combien de fois avait-elle lu et relu ce paragraphe sur la glycolyse sans le comprendre ?

Elle ferait peut-être bien de s'arrêter pour aujourd'hui, prendre une pause, rejoindre Caro, aller danser et oublier tout ce stress. Le regard de Franziska tomba sur le calendrier où elle avait entouré les dates d'examen au marqueur rouge. Non, il était tout simplement hors de question de ne pas achever son programme du jour.

— Franziska, ma chérie. Tu travailles trop.

Le tapotement à la porte la tira de sa concentration. Franziska se retourna et aperçut sa mère qui pointait la tête par la porte entrouverte. Elle portait un plateau, auréolée par l'arôme de chocolat chaud et de biscuits au beurre sortant du four.

— Oh, maman... dit Franziska dans un léger soupir. (Son estomac gargouillait.) Merci pour le chocolat chaud. Dans quelques jours, ce sera fini.

— Je sais. Mais tu devrais quand même faire une pause de temps en temps.

Sa mère fixait Franziska de ses yeux marron éloquents. Elle repoussa les livres et les fiches bristol sur le côté, et posa le plateau sur le bureau.

— Écoute, le bac, c'est important, mais n'oublie pas de vivre pour autant.

Franziska se frotta les yeux et referma son ordinateur portable d'un coup sec. Lorsque sa mère avait ce regard et amenait une tasse de chocolat et des biscuits, cela signifiait qu'elle allait s'attarder un peu. Franziska avala une gorgée de la boisson chaude et la savoura un instant, les yeux fermés. Personne au monde ne savait préparer un chocolat chaud comme sa mère.

— Ah, maman. J'ai l'impression que ce moment de ma vie est déterminant pour la suite et que les portes vont s'ouvrir, ou pas, comme dans un livre des sept sceaux. Tu sais à quel point comptent mes notes du bac. Je veux absolument étudier l'histoire, et je veux décrocher l'une des meilleures facs.

— Je sais, mon chou.

Hannah Lindhoff écarta une mèche blonde de son front et sembla chercher ses mots avant de poursuivre :

— Mais parfois, j'aimerais que tu t'inspires un peu d'Alina pour ce qui concerne la décontraction.

Franziska baissa les yeux et se mordit les lèvres. Voilà que sa mère lui présentait une fois de plus sa sœur de trois ans sa cadette comme un exemple à suivre. Alina, à qui tout arrivait naturellement comme par magie, qui ne se foulait pas à l'école et se satisfaisait amplement de notes moyennes. Alina, qui s'enflammait pour des tas de choses puis perdait aussi rapidement intérêt. Alina, qui s'en tirait dans l'existence avec un haussement d'épaules. À côté de sa sœur, Franziska se sentait ordinaire et poussive. Mais que sa mère la perçoive également ainsi la blessait.

S'entendre dire qu'elle devrait être plus décontractée... non, ce n'était vraiment pas juste. Sa mère décela sans doute la colère de sa fille à ses narines frémissantes, car elle se toucha le visage et ébouriffa ses cheveux, comme quand elle était contrariée.

— Franziska, je... ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. C'est juste que je m'inquiète pour toi. Parfois, j'ai peur que tu prennes tout trop au sérieux. Regarde ce que je viens de recevoir aujourd'hui. En fait, je pensais te la montrer demain, mais...

Sa mère plongea la main dans la poche de son jean et posa une lettre sur le bureau de Franziska.

— Tu ne devineras jamais ce que c'est.

— D'où ça vient ? demanda Franziska, curieuse, en s'emparant de l'enveloppe. Vous connaissez des gens en Australie ?

Les parents de Franziska parlaient depuis toujours de voyager à *Down Under*, selon l'expression anglophone consacrée, mais le voyage avait toujours été au-dessus de leurs moyens.

— Eh bien, jusqu'à présent, on ne connaissait personne.

Sa mère tendit le bras et prit la lettre des mains de Franziska. Elle retira la feuille de papier de l'enveloppe, la déplia et la donna à Franziska.

— Il semblerait qu'on ait des parents éloignés là-bas.

— Quoi ? Mais c'est impossible. On en aurait déjà entendu parler.

Malgré toute sa bonne volonté, Franziska ne pouvait s'imaginer que ses parents si friands de voyages aient pu louper l'opportunité de rendre visite à de la famille *Down Under*. L'enthousiasme de ses parents était proportionnel à l'éloignement de leur destination. Les vacances, pour Hannah et Christopher Lindhoff, étaient synonymes de tentes ou de randonnées en montagne ou descentes de fleuves, si possible dans des pays très lointains dotés d'animaux féroces. Franziska, quant à elle, préférait la lecture à la plage et était soulagée que ses parents n'exigent plus qu'elle les accompagne. Alina, en revanche, partageait la passion familiale pour les lieux singuliers et les voyages de routards.

— Et attends, le plus beau, c'est que...

Les yeux de sa mère brillaient d'excitation.

— Mary Murdoch nous a invités chez elle à Brisbane. Le Queensland, c'est génial, non ?

— C'est dans l'Est, n'est-ce pas ?

Il y a deux ans, Franziska avait fait un exposé sur l'Australie.

— Et tu as déjà un projet de voyage concret ?

— Eh bien...

Une autre pause pleine d'équivoque. Mais Franziska savait pertinemment que sa mère ne pouvait pas garder les secrets très longtemps. Il en avait toujours été ainsi lorsqu'elle était petite, pour les cadeaux de Noël et d'anniversaire, et cela n'avait pas changé depuis.

— Je me suis dit que j'allais t'offrir un voyage chez notre famille d'Australie. Pour ton bac. Qu'en penses-tu ?

Franziska déglutit. L'Australie. Pas vraiment le pays de ses rêves. Elle vit des requins. Des serpents venimeux. Des araignées venimeuses. Des crapauds venimeux. Des méduses venimeuses. Sans parler des crocodiles mangeurs d'hommes. Le désert. Les coups de soleil. Elle soupira en son for intérieur. Pourquoi ne pouvait-elle pas avoir de la famille dans un coin du globe plus chouette ? Les États-Unis, ou la Nouvelle-Zélande par exemple. Mais elle ne pouvait dire cela à sa mère. Sa mère qui la regardait avec tant d'empressement. Sa mère, qui partait en vacances dans des pays rivalisant d'exotisme et d'authenticité. En tout cas, l'Australie, avec ses koalas, ses wombats et ses kangourous, constituait une candidate légitime.

— Ce serait super. Alina et papa doivent adorer aussi, j'imagine, dit Franziska en affichant un sourire forcé.

— Non, mon chou. Pas tous ensemble. Juste toi et moi, répondit sa mère en enlaçant Franziska et en déposant un baiser sur son front. Je trouve qu'il est temps qu'on fasse quelque chose juste toi et moi.

— Ce serait génial, s'écria Franziska en l'étreignant plus fort.

Seule avec sa mère. Pour cela, elle était prête à encaisser les crapauds, les araignées et les serpents. Quelle chance d'avoir une perspective réjouissante après le bac pour l'aider à tenir.

— Juste toi et moi et les kangourous.

— J'ai hâte. Ne t'éternise pas, ma chérie. Il y a vraiment des choses plus importantes que le bac dans la vie, ajouta sa mère en souriant. Même si ce n'est pas comme ça que tu vois les choses en ce moment.

Amber's Joy, Australie, 1890

Victoria ne broncha pas lorsque Catherine se jeta dans l'herbe en sanglotant sans retenue.

— Mais Burilda va nous aider, n'est-ce pas ?

Dans son angoisse, Catherine paraissait fragile et vulnérable, et beaucoup plus jeune que son âge réel, neuf ans.

— Elle est guérisseuse.

— Oui, Burilda va nous aider, répliqua Victoria en s'efforçant de cacher ses doutes. Tout va s'arranger. Allez viens, relève-toi. On doit continuer.

Catherine s'essuya le nez avec la manche de sa robe et se remit debout. Elle regardait sa sœur aînée avec un regard empli d'espoir. En dépit de ses treize ans, Victoria se sentait aujourd'hui petite et faible.

Elle avait réussi à extirper Catherine à temps du lit de leur mère, mais Victoria, après un dernier coup d'œil à Amber Wagner, s'était figée d'effroi. Sa mère devait éprouver une souffrance atroce, à en juger par l'horrible rictus sur son visage.

— Emmène la petite, avait soufflé son père à Victoria en lui jetant un regard qui l'avait glacée. Il ne faut pas qu'elle voie sa mère comme ça.

Mais Victoria ne pouvait lui reprocher la haine qu'il lui témoignait. Cela ne l'atteignait pas autant que les reproches qu'elle se faisait à elle-même. Sa faute. Tout était de sa faute.

— Vic, c'est par où ?

Catherine l'agrippait par la manche. La pauvre petite était si bouleversée qu'elle n'arrivait même plus à se repérer au sein de la ferme familiale.

— Dis, où est-ce qu'on va trouver Burilda ?

Victoria inspira profondément. Elle devait recouvrer son sang-froid. Pour sa petite sœur, et dans le vague espoir que la guérisseuse aborigène puisse secourir leur mère. Elle scruta l'horizon. Devant elle s'étendaient les champs de cannes à sucre dans des tons intenses de vert et mordoré, selon l'état de maturité des cannes. Bientôt commenceraient les récoltes. Les plantations avaient grandi pour dépasser la taille de leur père, et elles formaient maintenant une sorte de mur impénétrable. Une forêt où se cachaient force rats et serpents, aussi était-il plus prudent de ne pas se risquer sur le raccourci qui traversait les canneraies. Il fallait donc emprunter le chemin plus long qui les contournait... en avait-elle le temps, ou bien mettait-elle, par chaque minute perdue, la vie de leur mère en péril ?

Victoria se sentit submergée de désespoir. Pourquoi diable devait-elle prendre des décisions si terribles ? Elle avait encore l'impression d'être une enfant, même si elle avait quatre ans de plus que Catherine. La responsabilité de la vie de sa mère était un fardeau beaucoup trop cruel à ses yeux. Sa gorge était nouée et elle déglutit péniblement. Elle porta sa main droite à son front en visière et cligna des yeux dans le soleil torride de midi. Où pouvait donc bien être Burilda ?

Pourquoi, juste ciel, les aborigènes ne pouvaient-ils pas habiter dans des huttes fixes comme sa propre famille ? Pourquoi se retiraient-ils parfois dans les terres pour ne plus en émerger pendant des jours, voire des semaines ? Sauf quelques-uns qui avaient établi leur camp aux abords d'Amber's Joy et y résidaient dorénavant. Entre deux mondes. Plus vraiment des aborigènes, mais pas non plus des Blancs.

Non, Victoria ne devait pas se disperser en ce moment, elle devait réfléchir. À l'instant où son père avait écarté sa fille, Burilda avait surgi dans son esprit. Ses dons de guérisseuse

avaient déjà tiré d'affaire quelques *cutter* piqués par un serpent ou un rat belliqueux pendant qu'ils coupaient la canne à sucre.

Où pouvaient bien se cacher Burilda et son clan ? Maintenant, en cette saison où le soleil était haut dans le ciel et les arbres ployaient sous les fruits ? Victoria laissa tomber sa main et se mit à haleter. Oui, ce devait être ça.

— Les bois. Vite, courons aux bois d'acacias.

Elle attrapa la main de Catherine et tira sa petite sœur derrière elle, longeant les hautes tiges des cannes à sucre. Soudain, un bruit lui parvint et elle se figea. Qu'était-ce que ce bruissement, là derrière ? Comme si un reptile se faufilait entre les tiges des cannes en s'efforçant de rester invisible ? Un serpent ? Victoria resta immobile. Elle était incapable de bouger le moindre orteil ou doigt, bien que son corps lui hurlât de s'enfuir à toutes jambes. Non, pas encore un serpent.

— Vic ! Vic ! Qu'est-ce que tu as ?

Catherine serra la main de sa sœur très fort, tirant enfin Victoria de sa stupeur, et celle-ci reprit sa course.

Catherine haletait, épuisée par les efforts qu'elle faisait pour suivre sa grande sœur sans se plaindre, mais plus elles avançaient, plus le découragement gagnait la petite. Avait-elle fait ce qu'il fallait faire en s'enfuyant d'Amber's Joy et en entraînant Catherine ? se demanda une nouvelle fois Victoria. Que se passerait-il si l'état de leur mère se dégradait ? Si elles ne pouvaient pas même lui dire au revoir ?

Victoria sentit les larmes lui monter aux yeux. Tout était de sa faute. Sans même penser à l'éventualité qu'il puisse arriver quelque chose à Catherine et que sa faute s'aggrave encore. Son père ne le lui pardonnerait jamais s'il arrivait quelque chose à Catherine. Son père, qui appelait Catherine sa petite princesse et cédait à tous ses caprices.

Elle ferait peut-être mieux de s'enfuir carrément avec les aborigènes et ne plus jamais retourner vers Amber's Joy et sa faute. Mais que deviendrait Catherine ? Victoria ne pouvait pas laisser tomber sa sœur, même si cela signifiait devoir vivre sous l'œil accusateur de son père au quotidien.

— Vic, Vic... je n'en peux plus.

La voix de Catherine lui parut si misérable que Victoria ralentit son allure.

Victoria se tourna vers sa sœur, qui paraissait triste et éreintée avec ses yeux rougis par les larmes.

— Nous ne trouverons jamais Burilda.

Avec un cri perçant, Catherine s'effondra à terre et éclata en sanglots désespérés, qui brisèrent le cœur de Victoria et lui firent monter les larmes aux yeux. Elle s'assit à côté de sa sœur, l'enlaça et se mit à la bercer comme elle le faisait quand Catherine était encore un bébé. Elle avait essayé, et elle avait échoué.

Exactement comme son père le lui avait si souvent prédit. Victoria avait déçu Joseph Wagner dès sa naissance. Il désirait un fils, qui aurait hérité d'Amber's Joy et l'aurait fait prospérer au fil des générations. À la place était née une fille. Bizarrement, leur père ne reprochait jamais à Catherine de ne pas être un garçon. Peut-être parce qu'elle était si mignonne avec ses cheveux roux et ses yeux bleus extraordinairement intenses. Catherine était un bébé adorable et, en grandissant, elle était devenue une petite fille irrésistiblement jolie, qui avait hérité de la beauté de sa mère, tandis que Victoria tirait sa morphologie robuste de son père dont les cheveux fluctuaient entre blond et châtain.

— Ma chérie, tu as de très beaux yeux et un visage clair, tentait de la consoler sa mère lorsque Victoria se trouvait, comme d'habitude, laide et insignifiante. Tu peux faire boucler tes cheveux avec un fer, mais tes yeux vert émeraude, tu ne les dois qu'à la nature.

La pensée de l'amour que lui vouait sa mère redonna à Victoria le courage de continuer à chercher Burilda. Mais il était stupide de poursuivre leur quête à l'aveugle à travers la brousse.

Victoria ferma les paupières et tendit l'oreille. Seul le ricinement d'un kookaburra s'élevait dans le silence. Le martin-pêcheur aux ailes bleues était perché dans l'arbre, trop haut pour qu'elle puisse l'atteindre. Les plumes de ses ailes scintillaient

d'un bleu pâle comme le ciel à midi ; celles de sa queue étaient bleu foncé comme un étang profond. Mais son bec démesuré compromettait la beauté du kookaburra. Son caquètement sonnait comme un ricanement moqueur.

— Dégage ! cria Victoria, et le martin-pêcheur, déployant ses ailes, s'envola.

Dorénavant, plus rien ne troublait le calme. Les animaux et les hommes s'étaient enfuis de la fournaise de midi pour se réfugier dans l'ombre. Quel silence incroyable ! Un silence de mort, songea Victoria. L'angoisse lui saisit le cœur.

— Suivez-moi.

Victoria et Catherine sursautèrent avec un petit cri lorsqu'un jeune aborigène surgit de nulle part les aborda. Il était grand, pour un autochtone, et pouvait avoir le même âge que Victoria. Peut-être un ou deux ans de plus. Sa tenue semblait rapiécée, mais propre et soignée. Victoria était certaine de ne jamais l'avoir vu parmi les familles qui vivaient sur la terre d'Amber's Joy.

— Burilda vous attend.

Victoria renifla une dernière fois et se leva. Les pensées tournoyaient dans sa tête comme un troupeau de wallabies un beau jour de printemps. On ne peut pas faire confiance aux abos, les avait serinées sans relâche leur père. D'ailleurs, même Burilda, il ne la considérait qu'avec des réserves. Il n'avait eu de cesse de mettre ses filles en garde afin qu'elles ne s'approchent pas des familles qui campaient à Amber's Joy ou aux alentours de la plantation. Victoria, en fille docile, s'en était toujours tenue aux paroles de son père et tressaillit lorsque le jeune inconnu lui tendit la main. Elle le dévisagea. Sa peau était plus claire que celle de la plupart de ceux qu'elle avait croisés jusqu'alors, et évoquait un... Victoria plissa le front en cherchant le mot adéquat...

— Tu es un Métis, éructa Catherine avant que Victoria puisse intervenir.

Effrayée, la petite porta sa main à la bouche, comme si elle voulait ravalier ses mots. Elles n'avaient pas le droit de dire ce

genre de choses, après tout. Leur mère n'avait de cesse d'affirmer que les autochtones étaient également des créatures de Dieu, auxquelles on devait le respect. Un point de vue que ne partageait pas le père de Victoria.

— Pardon. Cat ne pensait pas à mal, glissa Victoria.

Elle toisa le jeune homme et se mordit la lèvre inférieure avec embarras.

— Elle est juste épuisée.

— Pourquoi devrais-je mal le prendre ?

Il la fixa de ses yeux bruns et haussa les épaules. Soudain, il parut beaucoup plus âgé que douze ou treize ans, ce qui troubla Victoria.

— Elle a raison. Mon père était l'un des vôtres. Ma mère est une Yagara.

— Pourquoi ne vis-tu pas avec ton père ?

La curiosité s'était emparée de Victoria, si pressante qu'elle occulta pendant un instant son inquiétude pour sa mère.

Catherine aussi dévisageait le jeune garçon avec un intérêt visible.

— Comment t'appelles-tu ?

— Vous pouvez m'appeler Billy. Chez nous, on m'appelle Maka, ce qui veut dire « petit feu » dans notre langue.

Il lui sourit tout en continuant à lui tendre la main. Victoria chassa toutes ses pensées et la saisit.

— Mon père ne voulait pas de moi. Les gens de Burilda m'ont recueilli et c'est là-bas que je vis.

— Je m'appelle Victoria. Et voici ma sœur, Catherine.

Victoria lâcha la main de Billy et releva Catherine.

Ensemble, elles suivirent l'adolescent et s'enfoncèrent dans la forêt. Il se mouvait avec l'habileté d'un dingo. Victoria osait à peine chuchoter ses questions.

— Comment Burilda sait-elle que nous la cherchons ?

— Burilda est Burilda.

Billy s'arrêta. Il se retourna vers Victoria et esquissa un sourire. Essayait-il de la rassurer ? La peur l'envahit et elle

frissonna, même si le soleil déversait ses rayons à travers la canopée.

— Elle le sait, c'est tout.

— C'est encore loin ? intervint Catherine, dont le regard insistant passait de Victoria à Billy puis de Billy à Victoria. Je suis fatiguée. J'ai soif. Et maman est malade.

— On y est presque.

L'adolescent aborigène se retourna et s'enfonça davantage dans la forêt, suivi par Victoria et Catherine.

— Là-bas, il y a de l'eau.

Bien que son intonation semble amicale et ses yeux sincères, Victoria se sentit furtivement envahie de peur. Personne ne savait où elle et sa sœur se trouvaient à cet instant. Si l'autochtone leur avait tendu un piège, elles seraient livrées à elles-mêmes. Personne n'avait actuellement le temps à Amber's Joy de s'inquiéter de fillettes disparues. Victoria tourna la tête en scrutant son environnement. De la main gauche, elle fendit une brindille en guise de marque, au cas où elle devrait retrouver seule le chemin du retour. Le craquement fit s'envoler des *loris* bariolés, telles des fleurs multicolores s'échappant des cimes des arbres. Victoria tressaillit. Si les perroquets l'avaient entendue, il en était sans doute de même pour le jeune homme. Elle devait être plus discrète.

Elle observait attentivement ce qui l'entourait pour mémoriser chaque détail de son environnement. Le vert foncé des acacias et des arbres *bunya-bunya*. Les feuilles de fougères qui tapisaient le sol et pouvaient dissimuler des serpents ou des rats. Les fleurs rouges disséminées de *Grevillea* et les inflorescences roses en épis des *Banksia* ajoutaient une touche colorée dans le vert uniforme de la flore. Mais Victoria était hermétique à la beauté de la forêt. En elle, des sentiments contradictoires se livraient une bataille acharnée. Les avertissements de son père contre les paroles de sa mère, qui ne voyait que le bon en chaque être humain. Le chemin semblait s'étirer devant elle à l'infini. À intervalles réguliers, Victoria marquait le pas pour cueillir une

fleur qu'elle laissait ensuite tomber sur le sentier, ou bien elle cornait une brindille.

— Qu'est-ce que tu fais ? susurra Catherine, qui avait remarqué les gestes de Victoria. À quoi ça sert ?

— Chhhht... un nouveau jeu, chuchota Victoria en mettant son index devant sa bouche. Je t'expliquerai plus tard.

— Là-bas.

Billy s'arrêta et s'écarta sur le côté, et Victoria reconnut la vieille femme aborigène, qui était assise devant une mare. Le visage fermé, elle regardait s'approcher les trois enfants.

— Merci.

Victoria lui fit un signe de tête, prit la main de Catherine et elles pénétrèrent ensemble dans la clairière. Maintenant qu'elles avaient enfin trouvé la guérisseuse, Victoria était à deux doigts de céder à la tristesse. L'expression sur le visage de Burilda semblait signifier que tout espoir était perdu.

— C'est notre... notre mère, dit Victoria à la femme aborigène, qui fixait les fillettes de ses yeux sombres mystérieux.

Seuls ses cheveux presque blancs et les rides qui quadrillaient le coin de ses yeux comme un filet trahissaient son âge.

— Peux-tu nous aider ?

— Je suis désolée.

Burilda regardait Victoria avec tant de compassion que son cœur s'affola. Elle aurait aimé se boucher les oreilles pour ne pas entendre ce que l'aborigène était sur le point de lui dire.

— Je ne peux pas aider ta mère. Personne ne peut l'aider.

— Pourquoi ?

Le cri spontané de Catherine brisa le cœur de Victoria. Sa petite sœur se tenait immobile, l'air paralysé, fixant Burilda comme si l'aborigène menaçait de s'évanouir dans les ténèbres de la forêt.

— S'il te plaît, tu as pourtant guéri des tas de femmes et d'hommes.

— Ah, ma petite, dit Burilda, puis elle s'avança vers Catherine et la serra dans ses bras. J'aimerais pouvoir l'aider, mais le poison d'un serpent brun... c'est trop puissant.

Catherine éclata en sanglots irrépressibles et s'agrippa à Burilda. Victoria se sentait seule car elle n'osait pas s'avancer vers sa sœur accrochée aux bras de la femme aborigène et troubler son chagrin.

Alors une main saisit la sienne et la serra. Victoria détourna le regard. Billy s'était rapproché d'elle et tenait ses doigts dans les siens.

— Tu n'es pas seule, susurra-t-il. Je compatis.

— Merci.

Victoria répondit délicatement à la pression de sa main et, grâce au geste de Billy, se sentit réconfortée et protégée. Ils se tenaient côte à côte, dans l'attente, et peu à peu, les sanglots de Catherine se calmèrent puis cessèrent.

Victoria sourit à Billy à travers ses larmes et délia ses doigts des siens. Elle alla vers sa sœur et posa tendrement une main sur son épaule.

— Viens, Cat. Nous devons... nous devons rentrer à la maison.

Victoria poussa un profond soupir, elle luttait contre l'épuisement et le chagrin. Elle devait rester forte et ne pas montrer ses sentiments. Pour sa sœur. Pour son père.

— Cat ? S'il te plaît.

Catherine hocha la tête et se releva. Elle avait l'air plus âgée et plus grave que durant sa crise de larmes, ce qui alourdit encore la tristesse de Victoria. Sa sœur était beaucoup trop jeune pour endurer une expérience aussi douloureuse.

— Malheur et deuil font partie de la vie, dit Burilda d'une voix douce.

Victoria eut l'impression que la vieille dame pouvait lire directement dans son cœur.

— Comme la terre qui a besoin d'averses pour les récoltes, la vie a besoin de périodes difficiles.

Victoria garda les yeux baissés et hocha la tête. Que pouvait-elle répondre ? Peut-être que Burilda avait raison, lorsqu'on considérait la vie avec du recul, mais pour l'instant, Victoria ne ressentait que tristesse, colère et peur. Et culpabilité : le plus grave, c'était ce sentiment qu'elle portait à elle seule la culpabi-

lité de ce qui était arrivé à leur mère. Elle ne pourrait jamais se le pardonner.

Après avoir quelque peu recouvré son sang-froid, Victoria voulut demander à la femme aborigène si le chagrin finirait par se dissiper. Mais Burilda n'était plus là. La vieille femme et le jeune homme s'étaient volatilisés dans la forêt comme des esprits. Victoria fut parcourue d'un frisson et s'efforça de ne rien en laisser paraître à Catherine.

— Viens, nous devons rentrer à la maison.

Victoria releva sa petite sœur et passa son bras autour de sa taille.

— Père doit nous chercher partout.

Quelle bonne idée j'ai eue, songea Victoria, de laisser des marques derrière moi pour pouvoir retrouver le chemin. Ou peut-être que Billy lui aurait indiqué le chemin si elle le lui avait demandé. Il y avait encore tant de questions que Victoria aurait aimé poser au jeune Métis. Mais pas aujourd'hui. Son cœur lui soufflait qu'elle reverrait le jeune homme.

— Est-ce que maman est... ? demanda Catherine d'une voix faible.

Victoria regarda sa sœur, qui fixait ses yeux vidés de larmes droit devant elle et semblait si éperdue que Victoria fut tentée de se défilier par un mensonge charitable. Mais ce n'était plus la peine.

De loin, les fillettes pouvaient apercevoir leur père qui les attendait. S'appuyant lourdement sur sa canne, l'allure courbée, il était reconnaissable entre mille. Joseph Wagner se tenait dans la véranda. La main levée en visière, il clopina à petits pas en direction de ses filles. Ils n'étaient plus séparés que de quelques mètres. Victoria pouvait lire le chagrin sur le visage de son père, et elle poussa un gémissement. Catherine se cramponnait si fort à la main de Victoria qu'elle lui faisait mal, mais l'aînée supporta la douleur sans dire mot.

Joseph toisa ses filles et son visage s'assombrit. Cette noirceur épouvanta Victoria, et ses larmes se tarirent.

— Mère ? demanda-t-elle enfin, bien qu'elle connaisse déjà la réponse.

Mais elle ne pouvait renoncer à l'espoir. Elle voulait croire, jusqu'au dernier moment, à un miracle.

— Elle est morte. C'est ta faute, lança son père à Victoria avec un regard si furibond qu'elle recula comme s'il l'avait frappée.

— Tu as tué ta mère.